

Kathrin LEVITAN, *A Cultural History of the British Census. Envisioning the Multitude in the Nineteenth Century*, New York, Palgrave Macmillan, Palgrave Studies in Cultural and Intellectual History, 2011, 284 p.

Le recensement constitue indéniablement l'un des principaux outils pour l'étude de la population. Pour autant, le démographe est parfaitement conscient (ou du moins devrait l'être) de ses limites et des précautions à prendre pour l'utiliser. En effet, au même titre que le reste de l'appareil statistique, il n'est pas une évaluation neutre de la population mais un outil de mesure construit et élaboré selon un certain protocole et une procédure particulière qui, en partie, reflètent les préoccupations et motivations de l'administration ou des chercheurs qui y prennent part, voire les conditions matérielles de son déroulement. Il reflète également, et c'est ce que cet ouvrage entend expliciter, le monde social dans lequel il est réalisé, les luttes qui s'y déroulent, les groupes qui s'y opposent. Dans la lignée de travaux récents sur les conditions d'élaboration du recensement<sup>(2)</sup>, cet ouvrage se penche sur le recensement britannique<sup>(3)</sup> au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et étudie son rôle dans les débats contemporains. Il diffère donc de la majorité de ces travaux en ce qu'il ne s'intéresse pas tant à la fabrication du recensement *stricto sensu* – par exemple le choix des questions ou la construction des catégories – qu'à ses conséquences sur la société qu'il décrit. Mais la problématique de fond reste la même : expliciter comment le recensement objective des individus. Pour cela, il examine de concert la façon dont les résultats du recensement contribuent à fabriquer une société britannique unifiée, et la lecture différenciée de cette société que ces mêmes résultats produisent.

À ce titre, le livre de Kathrin Levitan apporte un éclairage important sur le rôle du recensement dans le développement d'une conscience nationale mais aussi dans l'ensemble des débats de l'époque. Pour commencer, il a le mérite de rappeler que l'adoption du recensement, si elle a lieu dans tous les pays européens (et aux États-Unis) à peu près au même moment, se produit dans des contextes nationaux spécifiques. Pour l'Angleterre-Galles, c'est celui des débats autour de la question des *Poor Laws* initiés par l'ouvrage de Malthus (la crainte de surpopulation) et, surtout, par la forte croissance de la population anglaise dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les premiers recensements enregistrent cette croissance mais ils attirent aussi l'attention sur elle.

La thèse centrale de l'ouvrage est que le recensement produit deux phénomènes contradictoires : renforcer la cohésion nationale et distinguer au sein de cette nation certains groupes qui, littéralement, posent problème. Les chapitres centraux du livre, chapitres 2 à 6, sont donc consacrés à expliciter le problème du « surplus » à travers la façon dont les contemporains perçoivent la mesure

(2) On pense par exemple au travail de Paul Schor sur la catégorisation de la race dans les recensements américains (Paul Schor, *Compter et classer. Histoire des recensements américains*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009).

(3) L'ouvrage est centré sur le recensement de l'Angleterre et du Pays de Galles (*census of England and Wales*), désigné tout au long de l'ouvrage par *British census*. Par souci de cohérence, ce compte rendu conserve le terme britannique, bien que ce ne soit pas son acceptation usuelle en français.

de la population que produit le recensement. Les deux premiers précisent les termes du débat et montrent bien, notamment grâce à l'utilisation de nombreux articles de journaux, comment le public en vient à s'appropriier le recensement : celui-ci permet en effet de mettre des chiffres sur les éléments des débats publics. Mais en retour, il va également contribuer à identifier certains groupes, classés comme improductifs et présentés comme dangereux pour la société toute entière.

Les trois chapitres suivants traitent plus spécifiquement des groupes ainsi désignés : les pauvres urbains, les femmes célibataires et les non-Britanniques. L'ouvrage s'attache alors à montrer comment le recensement a pu servir à exprimer et expliciter les affrontements de classes, de genre et de race dans l'Angleterre victorienne. Dans chaque cas, les évaluations chiffrées fournies par le recensement tendent à être lues en termes d'excès de population et de menace (*fear of surplus*, p. 146). Mais surtout, lorsque dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle disparaît la peur de la surpopulation, les membres de ces groupes deviennent des improductifs qui menacent la prospérité de la nation toute entière.

Dans l'ensemble, le propos de l'ouvrage est convainquant lorsqu'il s'attache à présenter une histoire générale pour montrer que le recensement « a contribué à faire naître une nouvelle perception de leur nation chez les Britanniques » (*played a major role in allowing British people to visualize their nation in new ways*, p. 147). Il l'est moins, cependant, lorsqu'il tente de préciser le déroulement concret de cette histoire générale. Il est alors parfois difficile de comprendre à quels moments et dans quelles conditions le recensement est un élément réellement décisif. Le livre tend en fait à brouiller le sens de la relation de causalité : l'idée que le recensement est un outil mobilisé par des groupes sociaux différents – voire antagonistes – qui s'appuient sur lui pour s'affirmer est relativement claire, mais il n'est jamais démontré que ces groupes puissent être créés par le recensement lui-même et il semble douteux que « le fait de recenser toute la population le même jour suffise à créer le sentiment d'appartenance à une même nation » (*people were unified by the physical process of being counted on the same day*, p. 11).

Centré sur le cas britannique, le livre exclut entièrement le reste de l'Europe et les États-Unis qui, pourtant, mettent eux aussi en place des recensements systématiques de la population. Une comparaison avec les expériences françaises ou américaines aurait fourni à l'auteure un matériau précieux permettant non seulement d'identifier les spécificités britanniques mais aussi de comprendre plus précisément comment le recensement était utilisé dans certains débats, sur les pauvres ou les femmes, de façon assez similaire. Plus dommageable encore, le livre tient à l'écart presque complètement le recensement lui-même : pas un seul chiffre, pas une statistique, excepté quelques photos éparses tirées des comptes rendus publiés. L'ouvrage réussit donc le tour de force de réaliser une histoire du recensement sans le recensement. Il reste ainsi cantonné à une histoire culturelle, ce qui n'est pas inintéressant, mais cette limite affaiblit fréquemment l'argumentation puisque l'on a parfois le sentiment que l'auteure prend pour argent comptant les propos des acteurs. Plus exactement, faute de point de

comparaison, on éprouve des difficultés à cerner ce qui, dans les éléments de discours présentés par l'ouvrage, tient d'une pure rhétorique et ce qui a été modifié par les résultats du recensement.

Pour dire les choses plus précisément, si beaucoup de travaux de démographes tendent de façon excessive à considérer les résultats des recensements sans regard critique, cet ouvrage tombe dans l'excès inverse en omettant totalement ce que le recensement mesure. Cette limite mise à part, il s'agit d'un livre important qui pose les bases d'une discussion des outils démographiques au-delà de la simple analyse de leurs caractéristiques intrinsèques (contenu du questionnaire ou discours savants) pour étudier leur interaction avec la société dans son ensemble.

Lionel KESZTENBAUM